

**Malcolm Menzies**

**L'OMBRE DE STIRNER**

Extrait de *Mastatal – Une colonie individualiste au Costa Rica*, Éditions Plein Chant, 2009, pp. 12-27

## L'OMBRE DE STIRNER

Pour vraiment comprendre l'histoire de la colonie de Mastatal, il faut d'abord se pencher sur la pensée du philosophe allemand Max Stirner. Je consigne ici, aussi simplement que possible, quelques mots sur ses idées telles que je les ai comprises.

Ses critiques et commentateurs s'accordent à présenter Stirner comme un précurseur de l'anarchisme plutôt que comme un anarchiste. Mon sentiment est que Stirner a été le représentant d'une certaine forme d'anarchisme avant que son contemporain Pierre-Joseph Proudhon ne donne ce nom à ce qui devait bientôt constituer un courant précis de pensée et d'action en matière sociale. Dans *L'Unique et sa propriété*, son seul ouvrage significatif, Stirner s'est attaqué aux théories de Proudhon concernant la propriété.

*L'Unique et sa propriété* est conçu comme un brûlot contre l'hégélianisme et la philosophie romantique allemande dont l'influence était considérable dans les cercles intellectuels du temps de Stirner, lui-même élève de Hegel. Pour moi, ce n'est qu'un livre. Je lis les livres que je juge dignes de ce nom pour les émotions esthétiques qu'ils me procurent, et dans l'espoir qu'ils enrichissent ma vie intérieure. Ils peuvent mener à un éveil, être une source d'illumination et de consolation. C'est aussi vrai d'un roman ou d'un poème que d'un ouvrage philosophique. Si le lecteur ne découvre pas dans un livre quelque chose qui le touche personnellement, il n'y trouve rien du tout.

Tout comme *Le Voleur*, de Georges Darien – autre ouvrage subversif de première importance – le livre de Stirner doit être jugé à son effet sur des individus plutôt qu'à sa faculté de déclencher le soulèvement des masses.

En 1844, un modeste maître d'école berlinois du nom de Johann Kaspar Schmidt publiait *L'Unique et sa propriété* sous le pseudonyme de Max Stirner ; c'était une attaque frontale contre les absolus et les abstractions auxquels les hommes ont souvent donné une réalité tangible au point de les laisser régir leurs vies. Le livre valut à Stirner une notoriété aussi brève que scandaleuse. Il suscita des débats dans les cercles académiques et philosophiques en Allemagne et rencontra des opposants farouches en Marx et Engels – sans doute son exaltation forcenée de l'individu en faisait-elle un dangereux ennemi pour la nouvelle religion de salut social qu'ils étaient en train d'édicter. L'intérêt du public, de courte durée, fut suivi d'un purgatoire d'un demi-siècle. En 1900, le livre parut pour la première fois en France – dans deux traductions différentes.

Il y a un contraste saisissant entre l'égoïsme monolithique et la force de l'individu prêchés par Stirner et la forme de sa propre vie, qui fut souvent pénible. On peut prendre la mesure de son mépris de la société en observant que l'histoire de sa vie peut se résumer comme celle d'une dégradation constante, voire d'une chute libre. Sa jeunesse fut obscurcie par le chômage, la nécessité de s'occuper d'une mère s'abîmant graduellement dans la folie, et la mort en couches de sa jeune épouse. Sitôt passée son éphémère célébrité, il sombra dans la pauvreté et les ténèbres. Souvent malade, abandonné par sa seconde femme – à qui il avait dédié son livre –, il vécut dans des pensions minables, gagnant péniblement son pain à des besognes serviles et sans lendemain. Pourchassé par de nombreux créanciers, deux fois emprisonné pour dettes, il mourut en 1856 à l'âge de cinquante ans dans une indifférence presque générale.

La plupart des auteurs se fondent sur cette inaptitude de Stirner à se colleter avec la vie pour diagnostiquer une résignation apathique ou une paralysie de la volonté. Il se peut qu'ils aient raison ; à moins que l'apparente passivité de cet homme austère et solitaire ne soit pas le produit d'une quelconque irrésolution, mais bien celui d'un dégoût instinctif, d'un mépris et d'une immense indifférence pour les contraintes et les fatalités sociales.

Penseur épris de solitude et d'indépendance, Stirner n'était pas de ceux qui, par tempérament, sont attirés par la vie sociale et l'action collective. Suprême champion de l'individu, il savait néanmoins que dans la lutte de l'individu contre la société, celle-ci serait toujours la plus forte. Refusait-il purement et simplement la lutte ? Son livre ne fut-il pas l'expression éclatante de sa révolte ?

La démocratie prétend mettre le peuple aux commandes. Le communisme vise à forger l'« Homme nouveau » par la soumission de tous à un idéal social commun. L'anarchisme se fait le héraut de l'individu, qu'il veut voir se gouverner lui-même ; mais de l'individu en tant que membre d'une société organisée. Aux yeux de Stirner, l'individu est le seul sujet véritable de l'histoire humaine ; son livre traite de la lutte entre intérêt individuel et intérêt collectif, et de la résistance de l'individu à l'État et à la société.

Souvent verbeux, *L'Unique et sa propriété* est empreint d'une résolution glaciale et obstinée, tendue vers son but et réfractaire à toute objection. Stirner est convaincu que les habitudes, le langage, la pensée même sont le produit des rapports sociaux. D'emblée, Stirner déclare la guerre à toutes les conventions, à commencer par celles du langage. L'idiosyncrasie impénitente de son style confère au livre son ton singulier, traduisant la conviction que tant le langage que la

raison sont des produits de l'esprit humain qui nous contiennent et nous oppriment ; nous, leurs créateurs. Il nous enjoint d'aller au fond du sens et de la valeur des mots. Stirner insiste sur le fait que la forme de nos propos, la construction de nos arguments doivent avant tout servir nos fins individuelles.

La thèse de Stirner, c'est que la variété et la complexité prodigieuses, tant physiques que mentales, qui distinguent, séparent – et souvent opposent – les hommes font qu'ils n'ont rien de commun ; qu'aucune affinité ne les lie *a priori*. Stirner ne croit pas à un universel tel qu'une « Humanité » – mot qu'il abhorre – reconnue par tous et présente en chacun. Stirner envisage chaque individu comme unique, comme une monade humaine qu'il appelle « *der Einzige* » : l'Unique. Parce qu'il ne peut accorder son unicité à aucune autre, parce qu'il ne pourra jamais être l'autre, chaque individu n'est pas seulement unique : pour lui-même, il est l'Unique, l'inimitable.

Stirner dit : « *Moi Je ne suis pas « un moi » auprès des autres ; je suis le seul « Moi », je suis l'Unique ; et mes besoins, mes actions, tout en Moi est unique.* » Et aussi : « *Je suis le propriétaire de ma puissance, et je le suis quand je me sais Unique.* »

Stirner prend l'individu comme moyen, comme fin, et comme source de toute réalité. Tout être vivant cherche à s'accomplir. La pulsion la plus profonde qui gît en l'homme, c'est de devenir lui-même. Il a le sentiment de son individualité, mais n'a pas encore pris possession de sa personnalité authentique. C'est à cette prise de possession, à cette jouissance de la propriété du Moi que Stirner consacre son ouvrage.

Il n'y a pour lui que des Moi distincts et incomparables, dont chacun est son propre maître, son législateur et son pro-

priétaire. L'Unique est indéfinissable, il ne se laisse déduire d'aucun système philosophique, pas plus qu'il ne se laisse intégrer. Stirner indique avoir choisi le mot d'« Unique », parce qu'il lui semble, dans le cadre de sa tâche, exprimer le moins mal l'individualité, son authenticité, sa substance.

L'Unique n'a ni mission, ni vocation, ni devoirs, ni obligations, pas plus qu'il ne saurait subir le joug de lois morales immuables. Parce qu'il est impossible d'accorder le Moi individuel, incommunicable et intangible, avec un « moi général », il est irrémédiablement séparé de tous les autres Uniques. Il veut être lui-même, développer son Moi ; c'est-à-dire son être, sa réalité, son sentiment de la vie et sa soif de vivre. D'après Stirner, la loi suprême est pour chacun de nous le bien-être individuel. L'individu est la mesure de toute chose, et son bien-être est son seul critère.

L'histoire des hommes n'en est pas moins celle de la sujétion de l'Unique à une succession de constructions artificielles de l'esprit humain. Stirner veut dépasser tous les dispositifs du mythe, de la philosophie et de la religion, tous les concepts, en somme, inventés par les hommes au fil de leur longue histoire, pour atteindre au plus essentiel de son être. Il a le projet d'éradiquer l'idée de Dieu et toutes les idoles qu'ils ont pu lui substituer : État, Société, Famille, Parti, Nation, Humanité. Ces forces insidieuses, étouffantes, Stirner les traite de « *fantômes* » : en cessant d'y croire, on anéantit leur puissance. Depuis les temps les plus reculés, si tôt inventées, les hommes leur ont attribué un caractère sacré. Les hommes sont prisonniers des Idées, nous dit Stirner. À la croyance en un dieu, ils ont substitué le culte de l'Homme et de l'Humanité. La tyrannie du destin a été remplacée par celle de la raison : « *Tout ce qui est sacré est un lien, une chaîne.* »

La société est la matrice des hommes ; elle les détermine, et en définitive les façonne. Ils sont ce que la société fait d'eux – sans qu'on puisse bien sûr parler d'un quelconque déterminisme. La société perpétue les fantômes qui les hantent. « *La Société veut, il est vrai, que chacun obtienne son droit, mais ce droit n'est que celui que la société a sanctionné, c'est le droit de la société et non celui de chacun.* » Elle est donc l'ennemi de l'Unique. Tout ce quelle affirme est extérieur à sa volonté, et elle vient le lui opposer frontalement. Pour unir, elle uniformise ; le nombre fait office d'argument. L'Unique est à la recherche de sa souveraineté intégrale, antérieure aux conventions et aux normes ; souveraineté que toute société limite et assujettit pour rendre la coexistence possible.

« *Rien n'est, pour moi, au-dessus de moi.* » Stirner incite l'Unique à la révolte contre les contraintes inhérentes à toute vie collective, au refus du pacte social et au rejet des rites qui le formalisent. Au cours des siècles, les hommes se sont efforcés d'investir le pouvoir d'un caractère indiscutable, de lui attribuer une impérieuse nécessité mystique ou sociale : Stirner repousse ce « *fantôme* » avec mépris, s'efforçant de démystifier l'autorité, de la dépouiller du culte qui l'entoure, de son invulnérabilité supposée et de son intangible souveraineté. L'organe de gouvernement de l'État est à la fois la suprême autorité politique et sociale, et c'est « *par la force brutale que l'État agit ; dans ses mains, la force s'appelle "droit"* ». L'État est une « *Idée* » à laquelle les hommes ont donné une existence concrète. « *Je suis l'ennemi mortel de l'État* », nous dit Stirner.

Le culte des Dieux a précédé celui de l'Homme et de l'Humanité ; mais l'humanisme est lui aussi l'ennemi de l'individu. L'humanisme, c'est le culte de l'Homme « en général », de l'espèce humaine. Stirner rejette la notion

d'« Homme » envisagé comme un principe essentiel. Il est hostile à toute organisation ou tout idéal dont les lois, les conventions et les solidarités obligées pourraient entamer l'indépendance absolue de l'Unique. Il est réfractaire à toute foi, à toute philosophie et à tout système, car tous se parent d'une prétendue transcendance pour réduire l'esprit et la volonté de l'individu en esclavage. Ils imposent une « vocation » à l'homme. Stirner affirme que l'individu ne doit jamais être sacrifié sur l'autel de l'Humanité.

Stirner n'est ni un métaphysicien, ni un moraliste. Il n'y a d'autre vérité à ses yeux que celle de l'Unique. Son affaire est moins le sens, le but et les causes premières de la vie, que le cours qu'il convient que l'Unique donne à la sienne. On peut dire que pour Stirner, la vie est une fin en soi. La recherche de satisfactions et le développement de son être authentique, c'est tout le projet de l'Unique, toute sa raison d'être : *« Je suis, et je reste pour moi plus que l'État, plus que l'Église, plus que Dieu. »* La morale est une invention visant à la domestication de l'individu. Hostile à toute cause, à tout système, Stirner n'envisage jamais d'ériger le sien contre les autres. Il réfute tout système de valeurs préexistant parce qu'il engage l'individu à choisir le sien. Dans cette recherche intérieure, l'individu doit faire table rase des conventions et des lois pour chercher en lui-même et pour lui-même les principes qui doivent régler sa vie.

Stirner accepte le passé, l'histoire de l'humanité, sa vie, ses peines, ses luttes et ses espoirs. Il n'est pas nostalgique d'un monde féroce, primitif et barbare, ni de l'existence précaire et de la misère des premiers hommes ; mais pour lui, l'Histoire avec un grand « H » n'existe pas. Il n'y a pas d'histoire parce qu'il n'y a pas de causalité ; et par conséquent, pas de progrès. Il se passe des choses, bien sûr, mais les hommes

restent les mêmes. Stirner ne met pas l'individu en demeure de se transformer, de cultiver ce qu'il a de plus « essentiel », de plus « riche » et de plus « valable » ; mais seulement de se réaliser pleinement.

S'il incite l'individu à se libérer des préjugés et des lois sur lesquels repose l'ordre social, je ne pense pas que Stirner entende le livrer pour autant à ses appétits et à ses démons. « *Je sais que rien ne m'oblige à me laisser contraindre par mes désirs, mes appétits et mes passions, et la culture ma donné la force de les vaincre : je suis leur maître.* »

La devise de Stirner n'est pas « *connais-toi toi-même* », ce qui est impossible, puisque le Moi est infini et en constante évolution, mais plutôt « *deviens toi-même* » – et même « *exploite-toi toi-même* ». L'Unique ne connaît que la joie instinctive d'être au monde. Il ne connaît ni ses possibilités, ni ses limites, puisqu'il refuse de s'en assigner. Il n'y a pas d'Unique absolu, mais seulement un Unique contingent, puisque aucun être vivant ne reste le même d'un moment à l'autre de son existence. Sa vie, son individualité sont fluides. Son Moi, c'est le processus même de son devenir. L'Unique ne cultive pas ses singularités, car ce n'est pas la singularité qui l'intéresse mais l'unicité. À la différence du « *Surhomme* » de Nietzsche, l'Unique n'aspire à aucune « perfection ». Il ne vise pas à une vie supérieure, à une « vraie vie d'homme », qui n'est qu'une idée. Il ne veut pas se transcender, mais simplement être lui-même. « *Je ne me prends pas pour quelqu'un de singulier* », dit Stirner, « *je me tiens pour unique.* »

L'Unique est un révolté. Il rejette tout ce qui n'est pas la satisfaction du Moi. Hostile à toute doctrine politique, tant communiste que socialiste ou libérale, il reste à l'écart de toute lutte politique dans laquelle, comme dit Stirner, « *le beau rêve d'un "devoir social" continue d'être rêvé* ». Stirner ne

met pas en avant le prolétariat comme force révolutionnaire : « Révolution et rébellion ne sont pas synonymes. La première consiste en un bouleversement de l'ordre établi, du statut de l'État ou de la société, elle n'a donc qu'une portée politique ou sociale. La seconde entraîne bien comme conséquence le même réinvestissement des institutions établies, mais elle n'est pas une levée de bouclier ; c'est le soulèvement d'individus qui se redressent sans se soucier des institutions qui pourront en résulter. La révolution avait en vue un régime nouveau, la rébellion nous mène à ne plus nous laisser régir, mais à nous régir nous-mêmes, et elle ne se fonde pas sur de brillantes espérances sur les « institutions à venir ». » Seule une rébellion d'Uniques pourrait venir à bout de l'État. Stirner n'a aucune confiance dans « les masses ». Une ère d'égalité serait pour lui l'avènement de la médiocrité. Le « Peuple » – encore un « fantôme », ou une « Idée » – est opprimé ? Tant pis pour lui s'il ne parvient pas à réunir les forces nécessaires pour rompre ses chaînes. « La plèbe ne cessera d'être la plèbe que le jour où elle prendra. » « Comme si c'était la faute des riches s'il y a des pauvres, et comme si ce n'était pas aussi la faute des pauvres s'il y a des riches ! » L'Unique sait bien que la révolution ne fait que remplacer une servitude par une autre. En outre, l'idée même de liberté est une arnaque. On peut être libre de certaines choses, mais du fait des données mêmes de l'existence, la liberté totale est impossible. La liberté véritable n'est pas un état continu.

« La liberté du Peuple n'est pas ma liberté », dit Stirner. « Tout peuple, tout État est injuste. » On comprend dès lors qu'« un peuple ne peut être libre qu'aux dépens de l'individu... Le peuple est mort ; je me lève. »

L'Unique sait qu'il n'a aucune chance de succès s'il se rebelle seul contre l'État ; aussi doit-il tour à tour lui désobéir, le

tromper et composer avec lui. Le cœur de sa rébellion réside dans son refus de se soumettre : *« Qu'une société, l'État, par exemple, restreigne ma liberté, cela ne me trouble guère... Car je sais bien que je dois m'attendre à voir ma liberté limitée par toutes sortes de puissances, par tout ce qui est plus fort que moi... Mon individualité, au contraire, je n'entends pas la laisser entamer. »* Pour l'Unique, la pire des contraintes est celle qui s'exerce sur l'esprit. La seule liberté à laquelle il croit, c'est la libération et le culte de l'individu. Il est l'égoïste absolu.

L'Unique ne prend aucune part à la construction de l'avenir de l'humanité. Dieu et l'Humanité n'ont fondé leur cause sur rien d'autre qu'eux-mêmes ; lui aussi fonde sa cause sur lui-même – mais puisqu'il est mortel : *« J'ai fondé ma cause sur rien »*, peut-il affirmer.

Le rêve, l'imagination, les souvenirs et les sentiments ne sont que quelques-uns des éléments qui constituent le Moi. Stirner insiste sur la prééminence de l'instinct sur la raison. L'instinct, la sensation et la volonté sont pour lui la base sûre et inébranlable de toute véritable personnalité, la source de toute activité féconde. La raison n'est qu'un acquis social récent, sujet à toutes sortes de variations et d'erreurs. Les idées passent au second plan, supplantées par les sensations et les émotions. C'est sur ses instincts et ses sens, non sur la pensée, que l'Unique fonde son Moi. *« Jusqu'à ce jour, nous sommes restés hiérarchiques, opprimés par ceux qui s'appuient sur des pensées. Les pensées sont le sacré. »*

Il éprouve le besoin de s'affirmer, de s'imposer au monde pour faire la démonstration de sa force. Plongé dans un milieu par nature inclément et hostile, l'individu doit « se faire valoir ». L'emploi par Stirner des mots de « force », « domination » et « possession » a donné lieu à de graves malentendus. Chez lui, la « possession » d'une chose ou d'une personne

n'est pas un acte de violence ; il s'agit de la jouissance de les intégrer à son Moi. Stirner n'entend pas que l'Unique vive en marge, dans un engourdissement onirique : *« À quoi tendent mes relations avec le monde ? Je veux en jouir ; il faut pour cela qu'il soit ma propriété, et je veux donc le conquérir. Je ne veux pas la liberté des hommes, je ne veux pas l'égalité des hommes ; je veux qu'ils soient ma propriété ; c'est-à-dire qu'ils servent à ma jouissance. »* Son Moi est la source de sa volonté et de sa force, mais aussi de sa sensibilité et de ses émotions. C'est à cette jouissance de la propriété du Moi que l'Unique se consacre ; il s'approprie ainsi le monde. *« La question n'est plus de savoir comment conquérir la vie, mais comment la dépenser et en jouir ; il ne s'agit pas de faire fleurir en moi la vraie loi, mais de faire ma vengeance et de consommer ma vie. »*

L'Unique ne fait rien par devoir ou par esprit de sacrifice. Fruit de son désir, chacun de ses actes vise à une jouissance ; s'il peut parfois avoir l'air d'agir par obligation, c'est qu'il le veut bien. Son amour de lui-même, son intérêt forcené pour lui-même en font un égoïste. Parce que l'Unique se place au centre de toutes choses, et que toutes choses n'existent que pour lui, Stirner dit qu'il n'est pas seulement un égoïste, mais l'Égoïste, lorsqu'il se considère ; et il l'incite à jouir de la vie en égoïste. Il faut distinguer l'égoïsme de Stirner de la poursuite étroite d'intérêts et d'ambitions personnels... même si la chose n'est pas toujours facile. On n'y trouvera pas trace de vanité, de fierté ou de complaisance. On est aux antipodes de l'idée d'un égoïsme « chimiquement pur », exempt de tout intérêt pour le monde : nul ne désire plus que l'Unique jouir pleinement du monde et des relations avec les autres.

Pour l'Unique, les autres Uniques, qui limitent son Moi et frustrer son désir de possession, sont ses ennemis ; mais

Stirner qualifie cet antagonisme comme suit : « *En tant qu'Unique, tu n'as plus rien de commun avec personne, et par là même plus rien d'irréconciliable ou d'hostile.* » Nous sommes ce que nous sommes ; chacun est différent, singulier, unique, mais nullement supérieur à autrui. L'Unique souhaite aux autres toutes les prérogatives qu'il exige pour lui-même – mais seulement dans la mesure où ils seront capables d'en prendre possession.

Une fois dégagé des idoles, des fantômes et des idées, ayant fait table rase des préjugés et des idées reçues, L'Unique ne sera plus réduit à dire : « *Je subis ma vie* ». Il n'aura de comptes à rendre à nul autre qu'à lui-même sur ses pensées et ses actes. « *C'est à moi de décider ce qu'est le droit pour moi. Hors de moi, pas de droit ; ce qui m'est juste est juste.* » D'ailleurs : « *À quoi suis-je légitimement autorisé ? À tout ce dont je suis capable.* » Il ne peut partager son unicité avec les autres hommes, mais ça ne l'empêche pas de pouvoir les aimer : « *Moi aussi, j'aime les hommes ; non seulement quelques-uns, mais chacun d'eux. Mais je les aime avec la conscience de mon égoïsme, je les aime parce que l'amour me rend heureux ; j'aime parce qu'il m'est naturel et agréable d'aimer. Je ne connais pas d'obligation d'aimer.* » La pensée de Stirner n'est en rien contradictoire : il n'aime pas les hommes en tant qu'ils incarnent l'Homme ou l'Humanité, il les aime comme des individus qu'il veut posséder afin d'en jouir ; mais ses sentiments et ses émotions n'appartiennent qu'à lui seul. Il ne donne quelque chose de lui-même que si cela lui profite. Cet amour égoïste n'interdit pas à l'Unique de se priver de quelque chose pour faire plaisir à un autre – mais seulement afin que son propre plaisir s'en trouve en définitive grandi. L'Unique ignore tout de l'amour désintéressé qui met le bien-être du prochain au-dessus de tout. « *Tu n'es pour moi qu'une*

nourriture ; de même, toi aussi, tu me consommes et me fais servir à ton usage. Il n'y a entre nous qu'un rapport : celui de l'utilité, du profit, de l'intérêt. Nous ne nous devons rien l'un à l'autre. » Et ailleurs : « Je vends ma tendresse au prix qu'il me plaît de fixer. »

« La société à laquelle nous tenons tant est un nouveau maître, un nouveau fantôme, un nouvel être suprême qui nous impose service et devoir. » Stirner souligne cependant que « l'état primitif de l'homme n'est pas l'isolement ou la solitude, mais bien la société » et que « la société est notre état de nature. » Il me semble que Stirner veut ici parler de sociabilité plutôt que de société. L'Égoïste ne vit pas pour les autres égoïstes, mais pour lui-même. Irréductiblement rétif à toute entrave à son individualité, Stirner se garde bien d'esquisser le moindre projet social. Ça ne l'empêche pas d'être favorable à l'association volontaire entre individus en vue d'un but précis ; il l'oppose à l'adhésion obligatoire à l'État, qui insiste sur le fait qu'il n'y a rien de plus haut que le bien public et s'imisce en médiateur entre les hommes pour les séparer. Il laisse entendre que lorsque l'égoïsme d'autres Égoïstes coïncide avec le sien, il peut envisager de s'associer avec eux pour servir ses fins propres ; ce faisant, s'il renonce à une partie de sa liberté, il ne renonce à rien de lui-même. Cette association est un contrat passé avec d'autres individus autonomes sur la base de la réciprocité absolue, pour une durée déterminée, résiliable à tout moment, « pour que cet accord augmente ma force, pour que nos puissances réunies produisent plus que l'une d'elles ne pourrait le faire isolément. » Il utilise l'association, puis l'abandonne sans souci de devoir ou de fidélité quand il pense ne plus en tirer aucun profit.

Stirner rejette sans restriction l'institution légale de la propriété : « *Propriété, au sens bourgeois du mot, signifie pro-*

*priété sacrée, de sorte que je dois respecter ta propriété.* » C'est pour répondre aux exigences de son propre bien-être que chacun doit avoir tout ce qu'il est en son pouvoir d'acquérir. « *Tout ce que je suis capable d'avoir – voilà mes biens.* » Sa propriété est la confirmation de la force personnelle de l'Unique, de son aptitude à s'approprier les choses et les êtres.

« *Ce que tu as le pouvoir d'être, tu as le droit de l'être.* » Mais rien de plus. « *Les hommes sont comme ils sont et comme ils doivent être.* » Ils ne sont que ce qu'ils deviennent, mais ils ne deviennent que ce qu'ils sont. L'Unique, tel que l'entend Stirner, est un insurgé. Il ne se contente pas de protester contre les « *fantômes* », les « *Idées* » et autres aberrations issues de l'esprit humain pour l'entraver ; il les affronte.

*L'Unique et sa propriété* n'est qu'un livre. J'ai noté ici ce que j'y ai trouvé. D'autres lecteurs y ont sûrement trouvé d'autres choses. Je n'ai pas critiqué les arguments – souvent dogmatiques – de Stirner, pas plus que je n'ai souligné ses ambiguïtés et ses contradictions occasionnelles. Son livre n'éveille probablement aucun écho chez la plupart de ses lecteurs ; on est parfaitement en droit de se désintéresser de Stirner. Conditionnés à la dépendance, la plupart des gens ne peuvent concevoir la vie hors des sociétés organisées. Ils acceptent l'hypocrisie et les mensonges, les erreurs et les injustices censées rendre la coexistence possible et empêcher – croient-ils – le « retour à la barbarie ». Ils trouveront des arguments à opposer aux idées de Stirner : que l'individualisme poussé à l'extrême dissout le sens moral ; que considérer les hommes en tant qu'individus, et rien d'autre, est une absurdité ; que nous vivons en société mais en tant qu'individus, et la société n'est en fin de compte rien de plus que la somme de nos actions individuelles.

Les hommes désirent à la fois rester singuliers et être unis : c'est leur déchirement et leur drame. Chacun de nous est fait d'une infinité d'états de conscience. Si on ne ramenait pas le particulier au général, il n'y aurait pas de contacts entre les hommes, pas de pensée ; pas de poésie non plus. Chacune de nos pensées, chacun de nos sentiments a eu, a et aura son écho dans l'humanité. Par quoi remplacer la société humaine organisée dans laquelle nous vivons ? demandera-t-on encore. « *Par vous-mêmes* », répond Stirner.

La position de Stirner n'est qu'une position parmi tant d'autres ; voici celle d'Errico Malatesta, un anarchiste de sensibilité plus collectiviste :

*« Qu'on ne vienne pas ici faire de la "philosophie" et nous parler de l'égoïsme, de l'altruisme et autres casse-têtes. Nous en convenons, nous sommes égoïstes, tous nous recherchons notre propre satisfaction, mais sera anarchiste celui qui trouvera sa plus grande satisfaction à lutter pour le bien de tous, pour l'avènement d'une société au sein de laquelle il se sentira frère parmi les frères, au milieu d'hommes sains, intelligents, instruits, heureux. Celui qui peut se résoudre à vivre heureux parmi les esclaves n'est pas, ne sera pas anarchiste. »*

Mais l'Unique ne choisit pas nécessairement de vivre dans l'acceptation passive de l'arbitraire et de l'injustice. Il peut considérer que l'injustice dont d'autres pâtissent est une entrave à son indépendance, à lui. Il est lui aussi susceptible de se révolter et de lutter pour d'autres ; mais seulement tant qu'il ne s'agit ni d'une obligation, ni d'une cause à servir ; et tant qu'il en retire une satisfaction.

Les lecteurs qui sont sensibles au livre de Stirner y trouvent quelque chose qui les concerne en propre ; ils s'y reconnaissent. Le destin d'un écrit dépend des mains entre lesquelles il tombe. J'imagine un jeune chômeur allemand li-

sant *L'Unique et sa propriété* couché dans l'herbe sur les rives du Rhin dans les années vingt. Je me représente un voyageur de commerce le lisant au crépuscule dans la salle d'attente d'une petite gare de province française. Son train est en retard. Je pense aux hommes et aux femmes qui sont partis à Mastatal, au Costa Rica. Eux aussi avaient lu ce livre.

Malcolm Menzies